

152

revue
trimestrielle

**CAHIERS
METANOIA**

26740 MARSANNE

Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.53 24 92
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15T

Association Metanoïa
Loi de 1901
Tirage : 07-2014

**CAHIERS
METANOIA**

SOMMAIRE

EDITORIAL

La pauvreté

**COMMENTAIRES DE
L'EVANGILE SELON THOMAS**

Logion 54

ENTRETIENS

Karl RENZ (Réunion de mai 2010)

VOYAGES

Au hasard de Shangai

RECHERCHES

*En quête de la source
Institution de l'Eucharistie*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Logion 58

COURRIER DES LECTEURS

Evangile de la femme de Jésus

CONTE

MA'RUF chez le roi

BIBLIOGRAPHIE

Thomas et l'Asie

POESIES

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Si vous désirez acquérir des Cahiers déjà parus, antérieurs au Cahier 151, veuillez adresser un chèque de 32 € par année à :

Association METANOIA - 45 rue Jeanne d'Arc 26740 Marsanne.

Les Cahiers des années de 1975 à 2012 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €.

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

D'avance merci !

EDITORIAL

Puis-je dire quelque chose des pauvres ou de la pauvreté qui n'aille pas dans le sens d'une rétention de quelque nature qu'elle soit? L'image du tout petit s'offre à moi : il est sans passé, sans projet, démuni, désarmé et pourtant tout s'ordonne, tout se mobilise autour de lui pour que son existence soit assurée dans les meilleures conditions. Le pauvre ne serait-il pas comme ce tout petit?

Mais l'image du tout petit est encore un concept. Or tout concept, toute idée, est du domaine du mental. C'est donc quelque chose qui s'ajoute à un acquis dont je dois me départir pour être réellement pauvre. Tant que je nourris des concepts, tant que j'évoque des images, je travaille à alimenter mon mental, ce qui va dans le sens inverse de ce que je recherche. Comment faire tarir cette source d'inflation? Ou ce qui revient au même, comment retrouver l'état d'avant les conditionnements, d'avant même le concept *Je Suis?*

Je ne peux me servir du mental pour revenir à l'état sans mental. En revanche, j'ai connu, je connais, des états où les pensées n'interfèrent pas, des moments de plénitude où le cerveau est alerte mais tranquille, attentif à quelque chose qui tend à se révéler dans un silence où la mémoire et l'imagination sont absentes. C'est là comme une totalité sans limite, c'est perçu comme une vision sans quelqu'un qui voit et sans quelque chose à voir, c'est vécu dans une paix et une simplicité où rien n'est plus séparé. Le comparable s'est effacé devant l'incomparable. On baigne dans un univers sans contraire, sans contraste, sans désir et sans peur.

Emile Gillibert, Cahier 43 (pp. 12/13)

*

**COMMENTAIRES
DE
L'EVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 54

***« Jésus a dit :
Heureux êtes-vous, les pauvres,
Parce que vôtre est le royaume des
cieux. »***

De même qu'au logion précédent la circoncision véritable n'est pas celle, un peu barbare et dont je me demande bien quel a pu être un jour le lien avec le spirituel, qui sert d'image à Jésus pour parler de la simplification, de la discrimination, du grand ménage à faire dans son intériorité si on veut trouver le profit total qui s'exprime en joie, paix profonde, libération véritable, de même ici la pauvreté véritable dont il est question est celle de mon intériorité. Les 2 logia traitent du même sujet essentiel au gnostique qui est la simplicité. Le choix ou l'adoption par la force des choses, et souvent par la force de la souffrance, du détachement vis-à-vis des choses impermanentes qui occupent notre existence est complètement associé à la simplification intérieure appelée ici pauvreté et menant à tant de joie. Le choix du gros et bon poisson du logion 8 s'accompagne du rejet à la mer de tous les petits poissons, c'est un choix exclusif, il est indispensable, il ne plait pas du tout au processus mental qui y perd son rôle de chef qu'il s'est lui-même octroyé par l'expérience de l'existence individuelle érigée en réalité. Obéissant à la voie ainsi tracée, je m'apercevrai que l'exclusion de l'intérêt que je portais aux dix mille choses avait pour but d'instaurer en moi le détachement, que le gros poisson contient les petits, que les choses et autres sont par elles-mêmes inoffensives si je ne leur porte plus d'intérêt. Le Royaume se trouve à l'intérieur de soi, et pas seulement, les dix mille choses aussi. Le détachement amène à constater qu'elles sont projetées de soi, qu'elles sont à l'intérieur et pas à l'extérieur comme le sens commun l'affirme, et aucune frustration ne subsiste au choix exclusif du Vivant associé à la pauvreté en esprit car l'Un comprend tout sans s'attacher à rien. Le patrimoine, la position sociale, les êtres chers ne sont des obstacles à l'épanouissement de la gnose qu'en fonction de l'attachement, des liens, de l'intérêt prioritaire que le sujet entretient intérieurement à leur égard. Le gnostique a une priorité absolue qu'il est amené à reconnaître et qui lui fait remettre les clés de ses affaires personnelles entre les mains du Tout, abandonner tout souci du résultat, les choses se mettent à fonctionner comme autonomes, et ça se passe plutôt bien, souvent mieux, après avoir lâché la barre. Le bateau ivre sans barreur sait de lui-même où aller, tandis que la pauvreté fait une immense place en lui où s'installe un amour discret mais puissant, profond et impersonnel, sans propriétaire ni privilèges.

Christian, 09/06/2014

*

Qu'est-ce qu'un pauvre pour Jésus ? Ce n'est certes pas au plan matériel qu'il faut interpréter ce logion ! Ce n'est pas selon la lettre qu'il faut entendre les paroles de Jésus mais selon l'Esprit. Être pauvre, c'est être pauvre en esprit : « *Beati pauperes spiritu* ». Si les disciples comprennent les paroles du Maître d'un point de vue physique, Jésus, lui, se place d'un point de vue métaphysique. Sans cesse les disciples ramènent Jésus à la question des prescriptions rituelles, des obligations physiques à respecter scrupuleusement pour être quitte envers Yahvé. Lorsque les disciples posent la question du jeûne physique, c'est au jeûne du mental que Jésus les renvoie :

*« Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés,
et si vous donnez l'aumône,
vous ferez du mal à vos esprits. »* (log. 14)

*« Si vous ne jeûnez pas au monde,
vous ne trouverez pas le Royaume... »* (log. 27)

Jeûner au monde, c'est vivre dans le monde sans être du monde. C'est être totalement détaché de toute chose extérieure. C'est ne plus s'attacher à aucun lien familial ou autre au point de récuser père et mère, ajoute Jésus au logion 55. Ne plus courir après ses propres autosatisfactions, fussent-elles spirituelles, ni entretenir le moindre désir :

*« Qui cherche sa vie la perdra,
qui la perd en ce monde la trouvera pour la vie éternelle. »*
(Jn XII, 24-25)

Est pauvre celui qui n'accordant plus d'importance à son propre moi n'hésite pas à tuer le grand personnage qui nous voile notre véritable nature (log. 98). « *Est pauvre l'homme qui ne veut rien, ne sait rien, n'a rien* », nous dit Maître Eckhart qui apporte les précisions suivantes. « *Cela tient à trois choses. La première c'est que l'homme ne sache, dans le temps comme dans l'éternité, que Dieu seul. L'autre, qu'il ne cherche pas Dieu en dehors de lui-même. La troisième qu'il ne possède pas de bien particulier...* » (Aphorismes). Pauvre de soi, vide de soi-même, celui qui a lâché prise ne s'accroche plus à rien. Il ne possède rien et ne se possède même pas lui-même :

« Si tu es sans désir tu es le roi des rois ! » (Kabir)

« *L'homme dont le mental est sans affaire
Cet homme-là est véritablement roi !* » (Kabir)

C'est dans ce monde et dans l'instant présent, dans ma présence totale à l'ici et maintenant que se trouve caché le secret de la réalisation. La plus grande pauvreté est en même temps la source de toute véritable richesse. Le Royaume appartient à celui qui n'a rien. Il ne se trouve pas dans un ailleurs inaccessible. Il est présent ici et maintenant :

« *Le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas.* » (log. 113)

« *Ce que vous attendez est venu,
mais vous, vous ne le connaissez pas.* » (log. 51)

Le pauvre est aussi démuné et désarmé que le tout petit. Il est aussi innocent que lui. Puisqu'il est sans mental, en lui la source coule pure et claire. Le mental est agité en permanence car sans cesse il fabrique des images, des idées, des concepts et des préjugés. Il est constamment en mouvement et ne peut connaître aucun repos. Le tout petit enfant nous indique la direction du Royaume :

« *L'homme vieux sur ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie...* » (log. 4)

« *Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte
et prendrez vos vêtements,
les déposerez à vos pieds
comme les tout petits enfants,
les piétinerez,
alors vous verrez le Fils
de Celui qui est vivant
et vous n'aurez pas peur.* » (log. 37)

La voie est un long processus de dépossession. Dépouillez-vous des vêtements de la honte. Comme le pauvre qui a laissé tomber vêtement de l'ego, n'ayez pas peur d'être nu. Comme le tout petit enfant, soyez pauvre en esprit et vous serez riche de l'Esprit : « *Que celui qui cherche ne cesse de chercher* » (log. 2). Marchez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de chemin. Cessez de faire. Lâchez prise. « *Soyez passants* » et laissez le monde passer en vous. Qui est dans le repos met fin au mouvement de la roue du samsara. Il est dans le nirvana qui n'est rien d'autre que l'extinction des désirs : « *Demeurer assis en silence,*

ainsi que ma haute méditation et mon union avec Dieu, voilà ce qui m'a fait monter au ciel, parce que je n'ai jamais pu trouver le repos dans les choses qui sont moindres que Dieu. Maintenant je l'ai trouvé et j'ai repos et joie en lui pour l'éternité... », nous dit Maître Eckhart dans l'un des aphorismes qui lui sont attribués.

Le repos est pour Jésus un autre symbole du Royaume. Le repos est la Vacuité, le Vide de l'incréd. Celui qui s'attache aux apparences reste dans l'illusion de la multiplicité. Entraîné par la roue incessante du mouvement, il se laisse dévorer par la gueule du temps :

« Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous dans le repos, de peur que vous ne soyez cadavres et ne soyez mangés. » (log. 60)

« Venez à moi... et vous trouverez pour vous le repos. » (log. 90)

Si le disciple est partagé, divisé alors il est ténèbre. Il ne peut trouver le repos, la paix de l'esprit car il s'accroche à l'ignorance et le désir le mène. Le disciple voit en Jésus un partageur alors que Jésus n'a rien à partager. Jésus qui a fait le deux un est le monakhos par excellence. Il est pauvre de la multiplicité des images en ce sens qu'il est riche de la lumière du Père. L'Un ne peut ni se diviser ni se partager :

« Suis-je un partageur ? » (log. 72)

« Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres. » (log. 61)

Que reste-il à celui qui n'a rien, au disciple qui est désert ? La lumière est l'essence du gnostique. Elle est voilée pour le psychique. Le mental obscurci par les pensées est ténèbres. La lumière ne peut jaillir que du vide de l'esprit, comme celui de la femme qui au lieu de construire des châteaux en Espagne laisse peu à peu la farine de sa cruche se déverser derrière elle :

« Rentrée à la maison, elle posa la cruche à terre : elle la trouva vide. » (log. 97)

Comme Marie plongée dans le repos mais qui choisit la meilleure part auprès de Jésus, la femme plongée dans l'Amour divin ne se rend même pas compte de ce qui se passe autour d'elle. L'anse de sa cruche se brise, la farine se déverse sans qu'elle s'en aperçoive. Comme si tout cela était sans importance, comme si rien n'existait pour elle. Cette femme est le symbole même du détachement, cette longue Voie qui par la perte de soi mène aux confins de Soi-même. Au fur et à mesure que sa cruche se vide, la femme se dépouille de son ego et se laisse investir par le vide. L'ego se fait léger, léger, si léger qu'il se dissipe de lui-même. Si doucement, si lentement qu'elle ne s'en aperçoit même pas. Le travail se fait en elle naturellement, automatiquement, inconsciemment. Elle se laisse investir par Celui auquel elle s'est identifiée... Elle ne sait rien ni d'elle-même, ni de Lui. Ne demandant rien, ne souhaitant rien elle ne s'inquiète de rien. Elle parcourt un long chemin et se retrouve chez soi. Elle va sans s'écarter ni se laisser distraire. Plus rien ne lui pèse et elle marche sans laisser de trace. Détachée de tout, elle peut s'attacher aux pas du Maître. Arrivée au bout du chemin elle est un avec elle-même, un avec son Seigneur :

*« Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage. » (log. 75)*

La femme du logion 97 perd son moi sans heurt et sans souffrance, sans le savoir ni le vouloir. Absorbée dans la contemplation de son amour, la force de l'amour lui a fait oublier tout le reste. Aucune vague ne s'élève en son sein pacifié. Vierge est son mental et plus rien ne l'atteint. L'obscurité du mental laisse place à la lumière de l'Esprit. Le lieu des noces est celui du repos, non pas celui du guerrier, mais celui du Royaume restauré. Seul le monakhos peut déclarer sa flamme dans la chambre nuptiale :

*« Salomé dit :
Qui es-tu, homme ?
Est-ce en tant qu'issu de l'Un
que tu es monté sur mon lit
et que tu as mangé à ma table ?
Jésus lui dit :
Je suis Celui qui est,
issu de Celui qui est égal ;
il m'a été donné ce qui vient de mon Père. » (log. 61)*

Yves

*

Au logion 2, il est écrit que le gnostique « *règnera sur le Tout* ». Dans cette perspective pour le moins extra-ordinaire, il n'a plus besoin de quiconque ni de rien et il peut se déclarer « *pauvre* » qui plus est « *pauvre volontaire* ».

Dans le présent logion, c'est de cet état dont Jésus se réjouit pour lui comme pour nous. Mais pour le connaître, il faut d'abord connaître ceux qui le précèdent et le préparent, autrement dit, être capable de s'émerveiller et d'être bouleversé.

L'émerveillement est facilement accepté, il n'en est pas de même du bouleversement qui dérange et remet en question des certitudes auxquelles on tient, nombreux sont ceux qui craignant l'inconnu, s'arrêtent en chemin.

Quant au Monakhos « *qui parvient à régner sur le Tout* », il le manifeste sans jubilation inutile ni prosélytisme, mais en disant avec Jésus au logion 77 :

*« Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois, je suis là;
levez la pierre,
vous me trouverez là. »*

Heureux sont-ils les pauvres lorsque le Royaume est à eux!

Et comme nous le révèle poétiquement Emile :

« ... c'est là comme la totalité sans limite, c'est perçu comme une vision sans quelqu'un qui voit, et sans quelque chose à voir, c'est vécu dans une paix et une simplicité où rien n'est plus séparé.

Le comparable s'est effacé devant l'incomparable. On baigne dans un univers sans contraire, sans contraste, sans désir et sans peur ... »

André

*

Nul ne songerait à contester la beauté littéraire des célèbres Béatitudes selon Saint Mathieu (V, 5). Au cours de deux millénaires d'une « bonne nouvelle » si tragiquement démentie par les faits, elles ont entretenu le fragile espoir des foules. Après avoir soutenu la foi messianique des pauvres juifs d'antan, elles continuent de « consoler » les croyants de l'église *visible*.

Le Jésus de cette église, vu par les rédacteurs de l'Évangile selon Matthieu, est certes un révolutionnaire. Mais de quelle révolution s'agit-il ? Sinon d'un « accomplissement » de la loi juive à la faveur d'un formidable et imminent changement. Tel que semble l'avoir compris le narrateur du « Sermon sur la montagne » l'espoir s'intensifie dans le climat fervent de miracles prometteurs...

On mesure aujourd'hui l'ambiguïté du « message » attribué au « sauveur » à qui incombe la tâche écrasante - et paradoxale - d'accomplir la loi juive en bouleversant ses fondements mêmes.

Dans cet émouvant discours qui annonce l'avènement du « Royaume des Cieux », le texte des « Béatitudes » résonne comme un hymne à la joie. Dans le logion de l'Évangile selon Thomas, en revanche, il n'y a qu'une sobre évocation de cette « revanche » des pauvres et il faut entendre ici le mot « pauvre » au sens eckhartien de suprême « dépouillement ». On note également que l'expression « royaume des cieux » ne revient que trois fois dans le texte de Thomas alors que le thème majeur de cet évangile gnostique concerne le « Royaume » tout court ou le « Royaume » du Père... du *Principe*.

Deux langages... Faut-il s'en étonner lorsqu'on ne perd pas de vue que Jésus, comme tous les grands maîtres, s'adresse, suivant les circonstances, à deux auditoires différents et que les rédacteurs de l'Évangile officiel ont parfois cédé à la tentation d'interpréter les paroles du Maître.

Quoiqu'il en soit, il semble que le « royaume des cieux », qui relève évidemment de la dualité, doit s'offrir à des gens simples et à des disciples ignorant un paradis tranquille qui assure le « repos » aux dépens du « mouvement ».

Nous sommes loin, dans cette évocation rassurante, de la métaphysique gnostique et d'un « Royaume » qui est « déjà là », dans le mouvement même de la vie.

Au « monakhos », à l'initié, est réservé l'enseignement ésotérique. A ce « passant » du logion 42, à l'errant sans « tanière » du logion 86 sont adressées des « béatitudes » dont la profondeur et la gravité sont, de nos jours, mieux comprises :

*Heureux l'homme qui a connu l'épreuve
Il a trouvé la Vie.*

(logion 58)

Bienheureux ceux qui ont entendu le langage du Père.

(logion 79)

Mais voici plus étrange : cette prophétie qui s'adresse à la femme qui ne connaîtra pas les douleurs de la conception et de la maternité : « *Bienheureuse celle dont le ventre n'a pas conçu* » (logion 79).

Voilà qui ne cadre guère avec l'accomplissement de la loi juive... C'est dans climat, fort peu biblique, que se situe la véritable révolution gnostique telle que la conçoit un évangile sans complaisance qui ne comporte pas de « consolation ». Il est très proche d'un autre évangile de coloration gnostique : « *Quand il viendra, lui, l'Esprit de Vérité, il vous conduira vers la Vérité toute entière* » (Jean XVI, 13). Cette Vérité qui nous demeure mystérieuse, elle est déjà là, au cœur de chacun de nous...

P.S.

*

La pauvreté dans l'Évangile selon Thomas rejoint la simplicité dont le petit enfant nous offre l'exemple.

Je ne peux me reconnaître tel que je suis dans ma réalité intemporelle que si je suis vide de tout ce qu'apporte le monde, vide de mon passé, vide de mes projections. « *Ils sont venus au monde vides* », (Log. 28) constate Jésus qui déplore de les trouver ivres.

Mon psychisme est mon ivresse. Il se constitue et se maintient en s'appuyant sur la mémoire pour s'annexer le corps et s'imaginer différent des autres. Je suis réellement pauvre si je me départis de toutes mes fabrications, ce qui implique que je retrouve l'état de ma vraie nature qui est sans mémoire et sans imagination. Cela peut aussi se dire ainsi : au lieu de vivre tourné vers le passé ou vers le futur, je demeure dans l'ici-maintenant, attentif à ce qui n'a pas de nom, que je peux appeler Royaume, Présence, Réalité ... Alors il n'est plus question de distinguer la pauvreté intérieure de la pauvreté extérieure.

Parlant de la pauvreté, Maître Eckhart dit: « *Est pauvre l'homme qui ne veut rien, ne sait rien, n'a rien.* » Il développe ensuite ces trois exigences de pauvreté. La première me libère de tout vouloir, de tout désir, de Dieu même. La seconde m'affranchit de mon savoir me permettant de retrouver l'état – lorsque je n'étais pas – d'où fluent connaissance et amour. La troisième me libère des hommes, de Dieu et me permet de retrouver l'être éternel que j'ai été, que je suis et que je serai à jamais. Libéré du vouloir, du savoir et de l'avoir, je me connais comme étant « *cause de moi-même selon mon être qui est éternel, et non selon mon devenir qui est temporel. C'est pourquoi je suis non-né et selon mon mode non-né, je ne puis jamais mourir* » (Sermon *Beati pauperes spiritu*).

Emile Gillibert, « *Le Procès de Jésus* » (p. 148)

ENTRETIENS DE KARL RENZ A MARSANNE

Karl à Marsanne, le 23.05.2010, 4ème heure

Métanoïa : *Quand la réalité se réalise, quand elle se manifeste, se met-elle à rêver ?*

Karl : Elle n'a jamais commencé à rêver. Pour moi, c'est plutôt en rapport avec la réalisation : comme la réalité n'a jamais commencé, la réalisation non plus. Donc pas de commencement ni de fin pour l'une comme pour l'autre. Je ne suis pas d'accord avec Bouddha quand il appelle ça « l'accident divin ». « Accident » veut dire qu'il y eu un début, que le divin s'est éveillé. Pour moi, le divin ne s'est jamais éveillé. Il ne peut donc pas se rendormir. Ainsi, il n'y a pas de différence entre la réalité et la réalisation.

Elles sont consubstantielles.

Non, elles ne sont pas « deux ». Elles sont, et tu es Cela.

Nisargadatta dit la même chose : si ce Dieu existe, il est sans intelligence. Les choses se font automatiquement depuis toujours.

Il n'y a ni volonté ni plan là-dedans : personne ne planifie quoi que ce soit.

Quelle pagaille !

Les grands architectes, tels des francs-maçons, seraient de mauvais planificateurs, mais il n'y a pas d'architecte. En tant que personnes, nous avons toutes sortes de plans, et nous pouvons en rire !

Il y a deux mille ans, des gnostiques ont déraillé : le monde était tellement affreux, absurde, qu'ils ne pouvaient pas concevoir qu'un dieu juste ait pu faire ça. Alors ils ont inventé un autre dieu, un dieu inférieur nommé démiurge, le Créateur du monde. Celui-là n'avait pas de plan !

Un ami médecin, mort dans des conditions terribles, il avait la maladie de Charcot, a dit : « Ce monde est absurde, mais la vie est belle ».

Progressivement, les cellules du cerveau ne donnent plus d'ordres aux muscles, ce qui finit par entraîner la mort par asphyxie. Et il disait que, comparativement à d'autres, il n'était pas à plaindre !

L'absurdité du monde n'a d'égal que le courage des hommes à le supporter.

Ils essaient de mettre de l'ordre dans le chaos, mais ce n'est pas possible. C'est dit dans le logion 16 :

*« Jésus a dit :
« Sans doute les hommes pensent-ils
« que je suis venu jeter la paix dans le monde,
« et ils ne savent pas
« que je suis venu jeter des divisions sur la terre,
« le feu, l'épée, la guerre.
« Car il y en aura cinq dans une maison,
« trois seront contre deux
« et deux contre trois,
« le père contre le fils,
« et le fils contre le père,
« et, debout, ils seront monakhos.*

Que penser de cette parole : « Depuis toujours il n'y a rien » ?

Que tout est rien, qu'il n'y a aucune chose, c'est-à-dire rien ! Et ce qui est, tu ne peux pas le connaître.

Alors pourquoi dire « je suis » ?

C'est automatique : dans le rêve, au réveil de ce corps, il y a un « je suis ». C'est comme Dieu commençant à se connaître : « Je »... « Suis »... Ce n'est pas nécessaire, mais c'est une réaction automatique. La réaction de ce qu'est la Vie est « Je suis ».

Si rien n'est, ça veut dire que je ne suis rien ?

Non. Celui qui dit « je ne suis rien » n'est pas rien. C'est pour ça que c'est « trop tard ».

L'expérience de rien est quelque chose.

Le Rien dit « Je suis », mais il ne dirait jamais « je ne suis rien », parce que le Rien ne connaît aucun Rien. Donc le Rien dit « Je suis » et celui qui dit « je ne suis rien » n'est pas rien. Il faut quelqu'un qui revendique quelque chose, c'est pourquoi il n'y a pas de retour. Hors du Rien, Je suis. Mais quand il y a « Je suis », cela n'amène pas au néant. En conclusion, « je ne suis rien », c'est trop tard.

« Cogito ergo sum ».

Aha, voici Descartes, mais c'est une conclusion. C'est logique, mais le Rien ne connaît pas de logique. La logique ne mène pas à la connaissance. Tu peux dire de la connaissance qu'elle est rien. De la connaissance surgit « Je suis ». L'intellect qui sort de la connaissance ne peut pas devenir la connaissance. Dire : « Je suis la connaissance » est un mensonge. Celui qui dit « je suis le Soi », ment. C'est seulement une conclusion, c'est logique, mais la logique est l'ignorance.

Jésus dit : « Je suis la lumière, je suis la Vie ».

Oui, il l'a dit à *partir* du « Je suis », et Bouddha a dit : « Sois une lumière pour toi-même ».

C'est un peu comme quand un aviateur traverse un nuage, il ne peut pas en savoir la forme. Pour la connaître il doit en sortir.

Oui, c'est un beau rêve d'être dans un nuage, d'en sortir, de le regarder de l'extérieur, puis de retourner dans le nuage.

Ce que je veux dire, c'est que l'on ne pourra jamais dire ce que l'on est ni en faire l'expérience, puisqu'on y est.

Tu peux dire tout ce que tu peux, mais ce ne sera jamais juste. Tout ce qui peut être dit est faux.

Si je dis « je » ?

C'est faux. Négatif. Au début il y avait le mot, et c'est déjà trop tard : « Dieu », « je »...

« I » (je) est juste une lettre. C'est minimal.

C'est suffisant et c'est néanmoins un mot en anglais. Puis vient le mot « am » qui a deux lettres, et ensuite arrive toute la pagaille. De l'unité vient la dualité et tout le reste.

En fait, c'est le Soi qui parle au Soi : « Hello ! », « Salut ! » Mais pour chacun, le dialogue commence dès le matin, au réveil. Dès cet instant, tu es schizophrène, telle une personnalité multiple. Va-t-on rester au lit, doit-on faire quelque chose ? C'est déjà une discussion. Qui gagne ? La vessie ! (*Rires*). Voir cette impuissance devrait être totalement naturel.

La Terre est-elle la conscience ?

Oui, la Terre est une expression de la conscience, une information d'énergie ou de conscience, ce qui n'est pas différent. Tu peux dire que l'information prend forme, mais qu'est-ce qui est réel, ce qui prend forme en tant que Cela ou ce qu'est la forme ? Est-ce le monde qui est réel ou ce qu'est le monde ?

Je sais bien ma leçon : ce n'est pas le monde, c'est ce qu'est le monde.

Qu'est-ce qui réel ? Personne ne le saura jamais, mais chacun est.

Alors, on est des rêveurs éveillés ?

Non, tu es le Rêveur absolu qui a rêvé le rêveur, car ce dernier fait déjà partie du rêve. Et le Rêveur absolu ne peut pas être trouvé dans le rêve ; cela s'appelle la réalité, et le rêve en est la réalisation. Donc la réalité ne peut pas être trouvée dans le rêve, car le rêve est la réalité. Elle ne peut donc être trouvée dans aucun endroit particulier de ce rêve.

Le rêve est la réalité ?

Le rêve est la réalité, mais l'illusion est que tu puisses trouver la réalité dans une partie du rêve. Les sept voies sont toutes du rêve. Elles sont toutes réelles, mais aucune d'elles n'est plus réelle qu'une autre. Le rêve est que la réalité est différente d'autre chose. Voilà l'illusion, à savoir que la réalité doit être spéciale, c'est à dire une spécialité de « moi » ou du Diable qui veut, en rendant quelque chose spécial, devenir spécial, et de ce fait, tu souffres. L'un mène à l'autre. En étant arrogant, tu es à part, tu es une part, tu n'es pas le Tout. Tu es donc une partie et tu compares ta partie à d'autres parties. Alors, tu es particulier ! (J'aime jouer avec le langage).

Tu peux dire que le rêve est la différence et que les hommes cultivent la différence.

Je pense que Dieu cultive les différences. Les hommes font déjà partie des différences, tu ne peux donc pas blâmer les hommes pour quoi que ce soit. Il n'y a jamais eu d'homme qui ait fait quoi que ce soit. Tu ne blâmes pas un outil, un outil n'a pas tué. Une mitrailleuse ne tue personne et la personne derrière la mitrailleuse ne tue personne non plus.

C'est Dieu qui rêve en permanence ?

Tu peux l'appeler Dieu, ou le Rêveur absolu. Tu peux employer beaucoup de

noms différents ; le Soi est le plus neutre, car il n'y a alors pas de religion. Si tu l'appelles Dieu, tu es déjà confronté à la comparaison : « Mon Dieu est meilleur que le tien ».

Constater le matin que cet individu surgit de l'absence de toute conscience et qu'il a vécu toute son histoire et le monde entier, comprendre qu'il en est ainsi pour chaque individu, je trouve que ça suffit pour découvrir que le « je suis » est universel, et donc l'irréalité de tout individu. Je me focalise là-dessus : « Tout est parce que vous êtes ». La nuit, ça disparaît, et le matin, l'individu dit : « Mais tu étais dans ton lit, tu n'avais pas disparu pour les autres, c'était le spectacle qui avait disparu ». Mais ce n'est pas le bon point de vue. Ça disparaît vraiment et le temps, l'histoire, les milliards d'années, tout ça apparaît tous les matins magiquement. C'est un point de vue que je trouve concret, auquel je m'accroche, parce qu'il me semble qu'il révèle l'identité universelle du « je ». Chacun dit « je » et c'est le même. Je trouve ça beau...

C'est une belle unité. Bon voyage ! (en français dans le texte).

Alors, il ne fallait pas partir (rires).

Partir pour quitter quoi ?

Ramana Maharshi dit autre chose. Il ne dit pas que le monde disparaît quand on dort, il dit que c'est à chaque seconde que le monde est créé, je veux dire dans l'immédiateté, maintenant.

Tu dois penser le monde avant de pouvoir en faire l'expérience. Dès que tu penses le monde, tu crées le monde, car sans le mot « monde », sans l'imagination du monde, il n'y aurait pas de monde. C'est le sens de ses mots : une création de l'esprit.

Ce que je veux dire c'est que c'est dans l'instant qu'on crée ce qu'on voit. Si je tourne mon regard comme cela, ceci disparaît dans l'instant et redevient indéterminé, pure énergie. La création se fait dans l'instant.

Parce que tu le penses, tu le crées.

Sans l'observateur, le monde n'existe pas.

Qui sait ?

Oui, d'accord : moi !

Oui, c'est toujours égocentrique. Tu es donc un créateur. Cela te rend-il heureuse ?

Non.

Tu vois, c'est une belle idée, mais personne ne s'en soucie. C'est bien de dire que quand je ne suis pas là, le monde n'est pas. Mais de quel monde s'agit-il, alors ? Où est le monde maintenant ?

Je suis acte créateur dans l'instant.

Aha... « Bon voyage ! ».

Quand tu dis « bon voyage », tu signifies qu'avec ces belles cogitations, on est parti dans un voyage de spéculations.

Oui, c'est de la fiction. Tout est fiction. « *Bon voyage* », c'est entièrement de la science-fiction, et la fiction, c'est amusant. Dire « *Bon voyage* » n'est pas sarcastique. Profite de ce voyage, de ces idées scientifiques, connaît la fiction, car toi-même, tu ne peux pas être connu. Oui, prend plaisir à cette fiction, va plus profondément en elle, plus haut... fiction... Cruci-fiction... (*Rires*).

La première fiction est la perfection de ce monde.

Celui qui perçoit est déjà fiction, et de cette fiction vient la fiction. La conscience pure est déjà de la fiction : « Je » = fiction, « Je suis » = fiction, toutes ces choses sont fiction, imagination, du début à la fin.

La réalisation est fiction. Alors, il y a le deuxième stade de la fiction, ce qui est de l'autre côté du mur, uniquement imaginaire : il y la perception de ce qui est là, puis il y a la pensée du monde.

Non, tu imagines ceci et tu imagines quelque chose derrière.

Ce qui signifie que la perception est aussi une imagination.

Tu ne peux pas dire que la perception est de l'imagination : celui qui perçoit est imaginaire, mais tu ne peux pas nier la perception. Même pour rêver, tu dois percevoir. Il y a la perception, puis vient celui qui perçoit : un rêveur de rêve, un rêve rêvant le monde, ce qui vient ensemble, car celui qui réalise réalisant ce qui peut être réalisé, tout cela, c'est de la fiction. La réalité ne se réalise jamais. C'est un rêve de réalisation.

à suivre

AU HASARD DE SHANGHAI (suite)

LE MUSEE DE SHANGHAI

Bien que tournée vers la modernité et les affaires, la ville de Shanghai recèle nombre de trésors culturels. A l'occasion de notre première venue, nous avons découvert par hasard le musée de Shanghai. Pressés par le temps, nous l'avons visité au pas de course en gardant le souvenir ému des beautés entrevues trop rapidement et dont certaines avaient échappé de peu au saccage de la Révolution culturelle. Inauguré en 1996, ce musée qui compte parmi les plus beaux musées au monde occupe le centre de la place du peuple (Renmin Guangchang). Au loin, on croit voir surgir une sorte de marmite avec des anses. C'est en effet un récipient cérémoniel traditionnel qu'évoque son architecture avec sa base carrée et son plafond rond. Dans toute tradition, le carré représente la Terre et le cercle le Ciel. Le Ciel couvre et la Terre supporte. Si le Ciel symbolise la perfection active (Khien) et la Terre la perfection passive (Khouden), tous deux n'ont véritablement qu'une seule face, celle de la Grande Unité, là où ils se réunissent. Il ne faut pas chercher ailleurs le mystère de la quadrature du cercle.

Emerveillés par la présence d'autant de trésors, nous nous étions promis de prendre tout notre temps pour les admirer à loisir si jamais nous devions y revenir un jour. Vaste bâtiment bâti sur une esplanade, le musée de Shanghai abrite une exposition permanente de plus de 120 000 objets consacrés à l'art antique chinois : calligraphie, sculpture, peinture, vêtements, monnaies et autres objets d'art y constituent l'une des plus belles collections d'antiquités du monde. Mais c'est surtout la salle des peintures qui avait retenu notre attention et c'est vers elle que nous retournons en priorité.

En Chine, l'art du pinceau qui inclut la poésie, la calligraphie et la peinture est le premier de tous les arts. La peinture révèle le génie créateur de l'homme autant que les mystères de l'univers. Elle est sacrée car elle exprime le mouvement de la manifestation tout en indiquant le chemin du retour vers la grande Paix. Elle illustre toutes les formes tout en n'ayant d'autre substrat que le Vide sans forme. Toute belle peinture est une œuvre d'esprit divin, une œuvre de génie spontané. Autant sinon plus que la poésie, la peinture est l'expression même du geste créateur : *« Ce qui ne peut être exprimé complètement par la poésie peut l'être par la calligraphie et la peinture »* (Su Shi).

Au fil de la visite, toutes les grandes dynasties chinoises défilent sous nos yeux. Il faut savoir que la longue histoire de la Chine est celle d'une alternance de périodes d'unité lorsque l'empire est fort et de divisions lorsqu'il est faible. Les toutes premières peintures funéraires imaginent l'âme du défunt évoluant au ciel entre le dragon et le phénix. Encore esclaves de la cour sous la dynastie des Han, les peintres impériaux commencent à s'émanciper avec Ku K'ai-chih (345-411) de la dynastie des Chin (265-420), premier grand peintre non anonyme mais dont il ne reste que deux rouleaux d'une œuvre immense, notamment murale. Nous savons toutefois par ses écrits qu'il sut porter la peinture à la plus haute dignité en n'hésitant pas à opérer une synthèse des courants spirituels de son temps, en intégrant les techniques nouvelles sans rien renier des acquis du passé. Si quelques peintres remarquables se manifestent par la suite, c'est surtout sous les Tang et les Song (618-1279) que mûrit et s'épanouit cette quête permanente de l'origine qui singularise la peinture chinoise.

Notre visite commence réellement avec la dynastie des Tang (618-907). La peinture de cette période semble exprimer une sorte d'âge d'or de la civilisation chinoise où tout est luxe, calme et volupté. S'il ne nous reste aucun tableau original de l'un des plus grands peintres de cette époque, Wang Wei, ce dernier résume admirablement en quelques mots l'essence de l'art chinois : « *Au moyen d'un humble pinceau, recréer le corps immense du Vide* ». Le tableau est un microcosme qui représente le macrocosme, mais il n'est pas qu'un simple support, il est vivant car il recrée l'univers tout entier en remontant à sa source grâce à quelques traits de pinceau, voire à travers un unique Trait. L'artiste ne peut peindre que s'il connaît déjà la nature en son cœur. C'est dans le même sens que Chang Tsao, également de la dynastie des Tang, peut dire : « *A l'extérieur suivre l'univers ; à l'intérieur remonter à la source de l'Âme* ». Sachant que chaque tableau est le fruit d'une profonde méditation et qu'il représente en premier lieu l'état d'âme de l'artiste, nous pouvons commencer notre visite. Ainsi Sun Wei représente « *Sept sages* » assis dans le jardin de quelque riche résidence, au port aussi distingué et noble que celui des empereurs. L'ampleur de l'arrière-plan souligne la personnalité de ces sages. Les coups de pinceau sont simples et lisses mais l'atmosphère d'ensemble est raffinée et réaliste.

Malgré les troubles et les luttes pour le pouvoir qui marquent tragiquement la période intermédiaire des Cinq Dynasties (907-960), de nombreux artistes se révèlent. La précarité de leurs conditions de vie mais aussi l'indépendance qui leur est ainsi offerte les incitent à approfondir leur quête du mystère de la Vie. Ces peintres s'ancrent ainsi dans la grande tradition du paysage dont le statut se précise. La nature incarne le Tao comme ces magnifiques « *Bambous sous la neige* » de Xu Xi (Hsü Hsi). Proche de la

nature, peintre exceptionnel, Xu Xi, qui connut une vie d'errance, s'est rendu célèbre par la couleur légère de ses peintures à l'encre de fleurs et d'oiseaux, de poissons et d'insectes, de fruits et de légumes : « *Xu Xi peignait de façon très succincte à l'aide d'un pinceau bien plein* » (Shen Gua, *Propos au fil du pinceau du flot des rêves*). Dans ce tableau, le regard est attiré immédiatement par quelques longues tiges de bambous qui s'élancent derrière un rocher évanescent, comme hésitant à s'imposer au milieu inférieur du tableau. A peine esquissés dans un style détendu et simple, les bambous symbolisent la droiture, la liberté, le jeûne du cœur, le détachement de ce monde impermanent. Le bambou revêt une importance capitale en Chine et son apparition dans la peinture n'est pas fortuite. Il est le premier des Quatre Nobles Seigneurs, avec la fleur de prunier, l'orchidée et le chrysanthème. Ce n'est pas un objet extérieur que représente ainsi l'artiste, mais sa vision intérieure, le principe du bambou qu'il est lui-même devenu dans son propre cœur : « *Car avant de peindre un bambou, il faut qu'il ait déjà poussé dans le cœur-esprit. Alors, pinceau en main, regard concentré, on voit surgir ce que l'on désirait peindre. Il faut saisir son pinceau, aussi rapidement qu'un faucon qui fond sur le lièvre prêt à bondir ; un instant d'hésitation et la vision s'évanouit* » (Su Shi, *Notes sur Wen Tong peignant des bambous*). Par-delà les bambous, l'artiste transcende les apparences pour suivre le Tao. La tradition de la Voie dite des fleurs et des oiseaux donne ses premiers chefs d'œuvre, manifestant cet état de communion avec la nature que traduit si bien l'artiste chinois :

*« Seul assis au milieu des bambous.
Je joue du luth et je chante ;
Solitaire au fond des bois,
Clarté de la lune qui s'approche ! »*
(Wang Wei)

Après l'époque troublée des Cinq Dynasties, le général Zhao Kuang-yin fonde la dynastie des Song. Tout en pacifiant et en unifiant la Chine, il veille à protéger l'héritage des académies locales. Cette volonté de favoriser le rayonnement des arts exercera une profonde influence sur la peinture chinoise. La vérité est interaction entre le monde et la peinture. Cette dynastie connaît toutefois une coupure brutale lors de l'invasion du Nord de la Chine par les tribus Chin. C'est pourquoi on la divise traditionnellement en deux périodes : les Song du Nord (960-1127) et les Song du Sud (1125-1279).

Nombreuses sont les peintures anonymes qui illustrent sous les Song la longue tradition des fleurs et des oiseaux, comme cet « *Arbre à soie* » aux couleurs sobres et reposantes ; ce « *Bouvreuil 'gros bec' sur une branche de sterculier* » saisi sur le point de picorer un tendre poix sur la branche qui le porte ; ce « *Cri du coucou gris* » prêt à attraper le fruit rouge qui semble

pourtant le narguer ; ce « *Rosignol sur une branche de bibassier* » s'apprêtant à piquer du bec la bibasse qui le tente, ou encore ces « *Pavots* » fleurs de l'oubli, ce « *Lotus et Libellule* », amis inséparables, et ces « *Letchis bientôt mûrs* » qui voient coexister sur une même branche, des fruits encore verts, d'autres déjà mûrs, d'autres enfin ouverts et en voie de décomposition, image du temps qui passe dans l'espace d'une seule image. Fleurs, fruits et oiseaux semblent dialoguer les uns avec les autres. Sans pourquoi ni comment sous notre regard qui se fait vision « ivre » de l'univers pour reprendre une expression de Victor Segalen.

Guo Xi (Kuo Hsi), au style ferme et vigoureux, illustre avec la « *Vallée profonde* » ces grandioses compositions de vastes montagnes et de larges rivières caractéristiques de cette époque. En quelques légers traits à l'encre, montagnes et rochers surgissent comme des nuages. Aimer les montagnes et les rivières, écrit Guo Xi dans « *Spiritualité dans un ruisseau de forêt* », permet de « *se sentir plus près des ermites qui vivent... loin des troubles du monde* ». Le spectateur avisé doit pouvoir se promener dans le paysage, se retirer dans le tableau au sein duquel le point d'observation devient mouvant. Avec les « *Vallées et pins dans le vent* » de Ju Ran, la brume légère sert de véhicule pour révéler l'esprit. La peinture connaît une nouvelle forme d'apogée marquée par l'élégance et la simplicité mais aussi une sorte de fragilité proche de la décadence. Il en va de même avec cette « *Rivière couverte de brume* » de Wang Shen qui tente d'associer la peinture des lettrés aux techniques raffinées de la cour impériale en représentant des montagnes à perte de vue ondulant des deux côtés d'une rivière elle-même perdue dans la brume.

Preuve de l'importance des arts sous cette dynastie, l'un des plus grands artistes de cette époque sera l'empereur lui-même. Hui-zong (1101-1125) fait de l'Académie impériale (Hanlin Tuhuayuan) une institution de référence. L'Académie permettra aux arts de ne plus être tributaires des tribulations de l'histoire en leur assurant une protection efficace. Elle permettra aux peintres –désormais recrutés dans tout l'empire- d'approfondir les techniques des Anciens et de développer leur inspiration. Toutefois si les artistes peuvent se vanter de la protection de la cour, celle-ci peut s'avérer à double tranchant. L'empereur Hui-zong, esthète et raffiné, peintre de talent lui-même, aima tellement l'art qu'il négligea ses devoirs d'état. Comme Louis II de Bavière, il finit par perdre et son trône et sa vie. Il nous reste ses tableaux. Pour représenter de façon détaillée des « *Corbeaux sur un saule pleureur* », il lui suffit de quelques traits légers et froids pour produire un effet de sérénité nonchalante.

La fondation de l'Académie impériale fut proclamée en 1104 par l'empereur lui-même. Pour y accéder, il fallait passer toute une série d'examens, consistant en l'illustration d'une citation célèbre. Il fallait faire preuve

d'imagination, comme le rapportent nombre d'anecdotes. Ainsi lors d'un concours, le sujet choisi consistait à illustrer le vers suivant : « *Impétueux sont les flots, nul n'ose les affronter./ Sur la rive, une barque solitaire attend.* » Alors que la plupart des candidats se contentèrent de représenter une barque vide au bord de l'eau, l'un d'entre eux eut l'idée de rajouter un personnage jouant de la flûte –ou selon une autre version un simple moineau- dans la barque amarrée. Il remporta la première place, car il avait su le mieux rendre l'atmosphère de désolation et d'attente. A l'occasion d'un autre examen, le sujet proposé fut : « *De retour à la maison, mon cheval ramène sur ses sabots le parfum des fleurs des champs.* » Le lauréat eut l'idée de représenter un nuage de papillons multicolores volant sur les traces laissées par le sabot d'un cheval.

Avec les Song du Sud (1127-1279), prédomine la sérénité du Tchan. La nature est plus intimiste et l'on ne voit pas de falaises escarpées comme dans le Nord. Lin Chun (milieu du XII^e siècle) semble poursuivre sa méditation intérieure avec ce « *Bouvreuil 'gros bec' sur une branche de letchi* », prêt à savourer l'instant présent avec un simple letchi ou encore avec cet éventail « *Prunier, bambou et oiseau hivernal* », représentant un oiseau à sa toilette sur la branche d'un prunier parmi la neige fondue. Li Di sait à l'aide de quelques traits simples mais sûrs conférer une forte portée symbolique à cet « *Oiseau sauvage sur une branche couverte de neige* ». Une pie grièche est perchée sur un arbre épineux au milieu de la neige. Bien que l'oiseau soit solitaire et la nature désolée, le Tao éternel est omniprésent. Ce chef d'œuvre, réalisé à l'aide de couleurs brillantes sans esquisse préalable, est caractéristique de la technique linéaire dite du « pinceau soigné » marquant bien les contours. Avec Liang Kai (vers 1172-1204) la nature est plus exubérante et pleine de contrastes : quelques points d'encre au milieu des buissons intriguent pendant que « *Huit nobles moines* » méticuleusement représentés vont comme de simples mortels puiser de l'eau à la claire rivière ou cueillir des bambous dans une forêt obscure : Liang Kai excelle dans des ombres à l'encre librement calligraphiés de façon suggestive. Adeptes du Tchan, Liang Kai, est célèbre pour sa technique dite du jeu d'encre, caractérisée par sa simplicité et l'économie des moyens employés. L'œuvre est chez lui manifestation directe de l'esprit qui laisse sur le tableau une trace, « *l'empreinte du cœur* » : « *Les empreintes du cœur trouvent leur source dans l'esprit. Transformées par l'imagination elles prennent la forme de traces qui, en accord avec l'esprit, sont nommées empreintes* » (Guo Ruoxu).

Les termes shan (montagne) et shui (eau) servent à désigner le paysage pictural et littéraire. Il en résulte qu'un paysage sans montagne et sans eau ne pourrait être un paysage chinois. La notion même de paysage suppose l'union de la montagne et de l'eau. La montagne représente l'immuabilité, l'éternité, le repos tandis que l'eau est le principe du changement, de

l'impermanence, du mouvement. La montagne se dresse vers le ciel et est signe de la verticalité tandis que l'eau coule vers le bas tout en étant signe de l'horizontalité. « *Avoir montagnes et vallées en son cœur* », expression apparue sous les Song, représente l'idéal de l'artiste qui aspire aux qualités de pureté et d'élévation de la montagne, de force tranquille de l'eau vive qui coule et descend jusqu'à la mer : « *Que les monts et les fleuves jaillissent de l'infini du cœur* » (Wang Yü). Ces mêmes qualités furent admirablement manifestées par Confucius, qui conserva toujours son indépendance d'esprit et refusa de servir tout prince indigne de son rang. Proche de la nature, exaltant la vertu du ciel, Confucius enseigne que la montagne et l'eau qui sont les deux pôles de l'univers correspondent aux deux pôles intérieurs de l'homme : « *Celui qui connaît trouve sa joie dans les cours d'eau ; celui qui est pénétré du sens de l'humain trouve sa joie dans les montagnes* » (Lunyu VI, 23). Comme l'ermite taoïste ou bouddhiste dans sa retraite, l'artiste fait retraite en son cœur et ne fait plus qu'un avec la montagne :

*« Une nuée d'oiseaux s'envole et disparaît là-haut
Un nuage passe solitaire et sans but
A se contempler l'un l'autre sans se lasser
Il ne reste que la montagne. »*
(Li Po)

A suivre

Yves

*

RECHERCHES

EN QUÊTE DE LA SOURCE

JESUS ET L'INDE

*« Je suis la source des dieux et des grands sages.
Bien que je connaisse leur origine,
ils ne connaissent pas la mienne »
(Bhagavad Gîtâ X, 2).*

*« Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée »
(Évangile selon Thomas 13)*

AU PAYS DES COLS

Les Himalayas pays des neiges ou contrée des mystères ?... Les plus hautes cimes excitent l'imagination. Des siècles durant et de nos jours encore on y voit le siège de civilisations mystérieuses, de cités interdites. On y situe même le centre du monde de quelque Shambhala. Les Himalayas, il est vrai, ont servi de repaire à des cultures uniques et isolées. Longtemps fermées au reste du monde, certaines vallées sont restées presque inconnues. Le Ladakh, où survit le bouddhisme tibétain, fait partie de ces régions dont le seul nom, par-delà la magie des cimes, évoque les épopées les plus fameuses. C'est au Ladakh que pousse sur la montagne Mahodaya la plante miraculeuse qui seule peut ramener à la vie le héros Lakshmana abattu par la lance du roi des démons Râvana. Chargé de trouver le remède, Hanuman, le roi-singe ne peut distinguer celui-ci au milieu de milliers d'autres. Hanuman décide donc d'arracher la montagne tout entière avec la multitude d'arbres d'essences variées en pleine floraison qui y croissent. Il la ramène en la tenant en équilibre dans ses deux mains. Le Ladakh évoque le mystère des origines : *« De toutes choses immuables, Je suis l'Himalaya »* assure Krishna dans la Bhagavad Gîtâ.

Ladakh, pays des cols comme le veut l'étymologie de son nom. Ladakh, pays des monastères magiques. Avec ses montagnes nues jaillissant à l'assaut de cieux limpides comme le cristal, quelle étrange beauté dégage ce pays perdu ? « *Le Ladakh dans toute sa diversité* » tel est l'intitulé de notre voyage-découverte. Pourquoi avoir choisi le Ladakh ? Pourquoi avoir acheté au hasard il y a une vingtaine d'année un guide du Ladakh sans savoir si l'occasion nous serait donné de pénétrer un jour dans ce pays dont le seul nom suscite les couleurs vives et les sonorités sauvages du Tibet. Le Ladakh n'est-il pas surnommé le petit Tibet ?...

Vingt ans plus tard, à l'occasion d'une conversation, Jacques, un ami proche de Metanoïa m'apprend que sa belle-fille, Florence, connaît bien cette contrée pour s'y être déjà rendue à plusieurs reprises et qu'elle y organise même des trekkings et des voyages. La religion modèle sans doute profondément les mentalités, me rapporte-t-il. Les bouddhistes paraissent ainsi beaucoup plus souriants et ouverts que leurs compatriotes musulmans, bien qu'ils aient tous les mêmes origines.

A part les renseignements habituels sur l'histoire et la géographie de la contrée, le guide que j'avais précieusement conservé ne me servira finalement pas à grand-chose. La plupart des villages et sites où nous devons nous rendre n'y sont même pas mentionnés. Il faut dire que c'est un circuit hors normes, à la découverte de la population et hébergement chez l'habitant à la clef. Les zones où nous nous rendons étaient interdites il y a peu et sont donc inconnues des touristes. Il s'agit de zones frontalières alors qu'il n'y a toujours pas de véritables frontières, mais plutôt des lignes de cessez-le-feu (aujourd'hui rebaptisées lignes de contrôle) que ce soit avec le Pakistan ou la Chine.

Après quelques jours passés à Leh, le temps de s'adapter à l'altitude, nous partons à la découverte de la vallée des Drokpa, petite minorité indo-aryenne implantée là il y a quelques siècles. Les Drokpa qui ont su conserver leur culture vivent de l'agropastoralisme. A Darchik, le 4x4 nous dépose au bas du village et nous devons grimper plus d'une demi-heure dans la montagne avant d'accéder à un logement aussi sommaire que nos hôtes sont chaleureux. C'est un vrai choc culturel pour des touristes occidentaux comme nous, toujours habitués au confort moderne : eau courante, toilettes et salle de bains nous sont indispensables à notre quotidien. Il faudra nous passer de tout cela ! Et nous adapter si nous voulons nous plonger dans le bain culturel du Ladakh authentique ! Une cascade glacée ne suffit-elle pas pour nos ablutions qui après tout n'ont pas besoin d'être quotidiennes !

Malgré la précarité des conditions de vie, ces villageois arborent toujours un sourire bienveillant en nous saluant : « *Juley ! Juley !* » Bien qu'ils ne possèdent rien ou presque ces gens-là sont manifestement heureux. Le bonheur n'est-il pas d'abord une question d'état d'esprit ? Pourquoi se soucier de ce qui ne dépend pas de nous, nous enseignent-ils. « *A quoi sert de se rendre malheureux* », dit un proverbe ladakhi.

Darchik est niché dans l'une des plus belles vallées au monde. Ce petit village bouddhiste est situé non loin de la ville de Kargil, dont le nom évoque la guerre indo-pakistanaise de 1999, la guerre du Kargil précisément ! En discutant avec les villageois, ceux-ci nous racontent comment l'autre versant de la vallée avait été occupé par l'armée pakistanaise et comment ils avaient été bombardés par celle-ci durant la guerre. Il n'y a pourtant aucune cible stratégique en ces lieux ! Les obus tirés au hasard n'avaient heureusement pas fait trop de dégâts !

Kargil est une ville chiite. A un col nous avons le choc de découvrir les portraits rébarbatifs des ayatollahs iraniens. Quel changement à côté du sourire rayonnant des Bouddhas que nous admirons tout au long de notre voyage ! Nous avons encore en mémoire le regard bienveillant du Maitreya géant de Mulbeck taillé dans un rocher ou encore celui du Bouddha d'Apati. Le Bouddha de Mulbeck est le plus connu car il est situé au bord de la route et est donc facilement accessible. Le Bouddha d'Apati par contre reçoit peu de visite : isolé dans la nature, il est bien plus difficile d'accès. Cette statue haute de 7 mètres gravée dans le roc à Yourbaltak a failli être dynamitée il y a quelque temps de la même façon que les Bouddhas de Bamiyan en Afghanistan, tout simplement parce qu'elle se trouve sur le territoire d'un village devenu musulman. Les trous forés dans la statue pour y introduire les bâtons de dynamite sont toujours visibles !

Au cœur du pays drokpa, Darchik est un petit village verdoyant qui a su garder son authenticité. C'est aussi le paradis des abricots. Les champs sont pleins d'abricotiers couverts de fruits. Ils sont à portée de main et il est difficile de résister à un tel régal. Qu'ils soient séchés ou frais, ces abricots sont délicieux. Ce sont sans doute les meilleurs que nous ayons jamais goûtés. Les promenades aux alentours de Darchik nous permettent de découvrir de petits monastères isolés où brûle parfois une lampe à huile devant quelque thanka ⁽¹⁾ noircie par la fumée, des champs abandonnés ou des moulins à eaux rudimentaires posés le long des torrents.

Après un retour à Leh, nous partons pour la région du Rupshu, située dans

¹ Peinture, tableau sacré.

les hauts plateaux indiens, près de la frontière tibétaine. Nous sommes au milieu de grands espaces sauvages et vallonnés, entre 4000 et 5000 mètres d'altitude. Partout nous sommes frappés par l'austérité et la splendeur du monde minéral. Cette spécificité a valu au Ladakh d'être appelé autrefois Mar-yul, la Terre rouge. Quelques sommets enneigés se démarquent dans l'azur. Le climat froid et sec ne laisse pas place aux cultures mais seulement à de vastes pâturages. Pour se plonger dans cette immensité, rien de mieux que d'aller à la rencontre des nomades Champas qui passent leur temps à suivre leurs troupeaux de chèvres, de moutons, de dzos ⁽²⁾ et de yaks. Les lacs aux eaux limpides semblent refléter la beauté irréelle d'un autre monde. Les jeux de lumière sur le Tsomoriri m'inspirent ce poème :

*quelques rides sur l'eau
bleue turquoise après l'orage
un grand calme se fait
après la bourrasque d'été*

*chortens ⁽³⁾ à fleur de sel
blancs fantômes improbables
quand mille chevaux de vent
s'envolent à l'unisson*

*avec l'instant à chaque instant
passent toutes les couleurs du temps
avec l'instant passe le temps
et tous nos sentiments*

*au grand jeu des images
l'instant est toujours roi
pourquoi donc ne pas suivre
le cours même de l'instant*

sans nul souci d'un moi

Le lac Tsokar aux marches du Tibet, avec ses tourbes où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux et ses immenses plaques blanches, évoque les caravanes du sel qui parcouraient les hauts plateaux tibétains. La luminosité de ces paysages

² Variété de mammifère hybride du yak et du bœuf.

³ Stupas bouddhistes en forme de bulbe.

me rappelle au détail près les tableaux aux couleurs vives et fantastiques d'un explorateur et peintre russe dont nous avons admiré l'œuvre, Marie-Céline et moi, en visitant à Moscou et à New York les deux musées qui lui sont consacrés. Il s'agit de Nicolas Roerich, dont nous aurons à reparler car lui aussi a parcouru les immensités désertes du Tibet en quête des origines.

Pour atteindre la Nubra depuis Leh, il faut passer par le col de Khardung. A 5600 mètres d'altitude, c'est l'un des plus élevés et des plus animés au monde. Les drapeaux de prière claquent au vent. Petits temples et stupas montent à l'assaut des neiges éternelles que l'on aperçoit à portée de main. Une statue de Ganesh récemment installée veille sur le pèlerin. Nous sommes tentés de nous y attarder mais tous ne supportent pas l'altitude. Le mal des montagnes nous guette. Il nous faut repartir et descendre de l'autre côté jusqu'à la vallée de la Nubra. Le climat y est plus clément que celui de la vallée de l'Indus. On y découvre un décor exceptionnel aux paysages contrastés : une terre fertile aux arbres et aux belles cultures d'un vert foncé s'égayant au milieu des montagnes arides. La vallée se trouvait sur la Route de la Soie qui liait Leh à Kashgar par les deux cols du Saser et du Karakoram. Le seul nom de Route de la Soie ne fait-il pas rêver ? Ouverte vers l'an 100 av. J.-C. des portes de la Chine aux rives de la Méditerranée orientale, la Route de la Soie s'est ensuite diversifiée tant par voie de terre que par voie de mer au gré des conflits militaires, des stratégies commerciales des empires concurrents et des changements climatiques qui ont affecté l'Asie centrale.

Charmant petit village réputé pour ses sources d'eau chaude, Panamik était autrefois l'une des principales haltes caravanières. A Hundar, un troupeau de chameaux de Bactriane aurait été bloqué autrefois en ces lieux par un conflit entre les deux frères ennemis : l'Inde et le Pakistan. En lointain souvenir des grandes caravanes d'autrefois, ils promènent aujourd'hui les amateurs parmi les dunes de sable : balade un peu touristique mais si originale !...

A Turtuk, nous apprendrons que ce village musulman appartenait autrefois au Pakistan avant d'être repris par l'Inde lors de la guerre de 1970. A première vue les habitants ne semblent pas s'en porter plus mal. Les champs sont abondants et bien entretenus, nous voyons passer les troupeaux de dzos et la vie a retrouvé un air de sérénité après les épreuves de la guerre.

Au cours de notre circuit, nous croisons parfois des compatriotes venus comme nous explorer ces lieux inaccessibles il y a peu. Ainsi à Darchik, nous nous promenons avec quelques-uns d'entre eux, aventuriers hébergés sommairement dans une maison voisine de la nôtre : un couple de photographes et leur petite fille de quatre ans qui sillonnent l'Inde en quête de paysages inédits, un italien –l'appareil photo en bandoulière - ou encore ce compatriote

dont nous apprenons qu'il parcourt le Ladakh depuis des années et a même publié un guide très complet de ce pays qui le fascine. Nous apprenons énormément en discutant avec lui. Au détour d'une discussion, il évoque sa visite au gonpa (⁴) de Hémis, près de Leh, et la notice qu'il a consacrée à la tradition qui veut que soit conservé au cœur de ce monastère un manuscrit inédit racontant la vie de Jésus en Inde. Ce manuscrit se trouverait toujours dans la chambre du supérieur, résidant habituellement à Lhassa : « *Aujourd'hui, les gens du pays disent qu'il existe une salle cachée à Hémis, qu'ils appellent Dzodnag. On accèderait à cette pièce depuis la chambre privée du Supérieur du gonpa, Stagstang Rinpoche. Cette pièce est fermée et scellée car Stagstang Rinpoche vit à Lhassa, et aucun lama n'est accrédité pour y pénétrer* (⁵) ». Selon d'autres rumeurs, ce manuscrit aurait été transféré à la bibliothèque du Vatican après avoir été acquis par des missionnaires chrétiens.

Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de telles histoires. Selon mes amis indiens, les hindous croient volontiers que Jésus a vécu en Inde. Certains sages de l'Inde l'affirment. Je me souviens maintenant avoir lu autrefois « *La Vie inconnue de Jésus-Christ* ». Une tradition rapporte en effet qu'un certain Issa aurait vécu au Cachemire. En tout cas c'est au monastère d'Hémis, non loin de Leh, qu'un aventurier russe, Nicolas Notovitch, prétendit avoir trouvé à la fin du XIX^e siècle un manuscrit tibétain relatant la vie de saint Issa qui ne serait autre que le Jésus des évangiles. L'absence de précision sur la vie de Jésus jusqu'à sa trentième année laisse un grand vide qu'il est tentant de vouloir combler.

Dans la préface de son ouvrage, Notovitch raconte qu'il entreprit après 1878 toute une série de voyages en Orient. Après avoir traversé les Balkans, le Caucase et la Perse, il partit en 1887 pour l'Inde, pays qui l'attirait depuis l'enfance. Son but était à l'origine d'étudier les populations, l'archéologie et la nature majestueuse de ce pays mystérieux. Au hasard de ses pérégrinations, il devait ainsi parcourir les montagnes d'Afghanistan, le Pendjab, pays des cinq fleuves, avant de pénétrer au Cachemire, « *la vallée du bonheur éternel* ».

Au hasard d'une visite d'un couvent bouddhiste près de Mulbeck, Notovitch apprit de la bouche d'un lama l'existence dans les archives de Lhassa et de quelques grands monastères de chroniques anciennes relatives à la vie de saint Issa, prophète ou Bouddha en tous points identique au Jésus des chrétiens : « *Issa est un grand prophète, l'un des premiers après les vingt-deux Bouddhas, il est plus grand qu'aucun de tous les dalai-lamas... C'est lui qui vous a instruit... son nom et ses actes ont été enregistrés dans nos écritures saintes, et,*

⁴ Monastère.

⁵ Jean-Louis Tallefer, *Ladakh Zanskar*, Guide pratique, p. 122.

en lisant sa grande existence écoulee au milieu des gens égarés, nous pleurons l'horrible péché des païens qui l'ont assassiné après l'avoir mis à la torture. »

Piqué par la curiosité, Notovitch décida de se procurer la copie de l'un de ces manuscrits quitte pour cela à se rendre à Lhassa. Il n'eut finalement pas besoin d'aller aussi loin. C'est à Leh, la capitale du Ladakh qu'il trouva ce qu'il cherchait. A 3500 mètres d'altitude, Leh est aujourd'hui bien différente de la description qu'en donne Notovitch qui évoque une petite ville de cinq mille habitants, composée de deux ou trois rues aux maisons peintes en blanc. C'est une bourgade bien animée en été, remplie de touristes, aux rues relativement étroites et en tout cas non adaptées à la circulation automobile.

Non loin de Leh, se trouve l'un des monastères les plus fameux du Ladakh. Construit dans les années 1630, Hémis aujourd'hui encore abriterait cinq cents moines environ. Hémis est réputé pour son festival coloré qui se tient en juin-juillet et ses danses cham incluant notamment le bannissement du roi Bön, Langdarma. C'est à l'occasion d'une visite à ce monastère que Notovitch apprit du lama en chef l'existence de ce mystérieux manuscrit déposé dans la bibliothèque monastique : *« Le nom d'Issa est très respecté parmi les bouddhistes... Il y a eu une infinité de bouddhas semblables à Issa... Parmi ces copies, se trouvent des descriptions de la vie et des actes du bouddha Issa, qui prêcha la doctrine sainte dans l'Inde et chez les fils d'Israël et qui fut mis à mort par des païens dont les descendants adoptèrent les croyances qu'il répandait, et ces croyances sont les vôtres... »*

A la suite d'une chute malencontreuse ou fort opportune, il obtint la permission de séjourner au sein du monastère et de se faire apporter les ouvrages traitant de la vie de Jésus. Selon les informations recueillies par lui, les originaux seraient des rouleaux rédigés en langue pâli, apportés de l'Inde au Népal puis au Tibet et conservés à Lhassa. Le monastère de Hémis détenait toutefois une traduction de ces rouleaux en langue tibétaine. C'est ce curieux document, constitué de versets isolés, reliés souvent sans logique, que Notovitch devait transcrire sur son carnet de voyage à partir de la traduction que lui en fit son interprète. Voici donc ce que nous rapporte *« La vie de saint Issa, le meilleur des fils des hommes. »*

à suivre

*

Institution de l'Eucharistie - Logion 77:

Mt 26 26-28: *“Or, tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit et le donna à ses disciples en disant: “ Prenez et mangez, ceci est mon corps.” Puis, prenant la coupe, il rendit grâces et la leur donna en disant: Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés...”* Mc 14 22-25 et Lc 22 19-20 donnent pratiquement la même version, tandis que Paul (1 Co 11 23-25) en donne une version plus longue.

Tant que j'étais chrétien le sacrement de l'Eucharistie m'a toujours semblé le plus important des sept. Par le miracle de la Consécration, le pain et le vin étaient changés en corps et sang de Jésus, et on pouvait les recevoir dans son propre corps. On nous avait même appris qu'on pouvait communier “par désir” au cas où cela n'était pas possible physiquement. Mais j'ai également appris dans le catéchisme que Dieu était partout et en tout lieu (*“overal en op alle plaatsen”*).

Tout cela ne me posait pas de problèmes avant mon expérience gnostique.

Mais voici que je trouvais dans l'Évangile de Thomas Log. 77 6-8: *“Fendez du bois, je suis là; levez la pierre, vous me trouverez là.”* Comme dans le catéchisme, cela signifie que Dieu, Jésus, le Tout ou la Lumière se trouve partout et en particulier au fond de nous-mêmes, et si nous éprouvons donc le besoin d'avoir recours à l'Eucharistie, c'est bien par manque de “Foi”, ou parce que nous ne sommes pas conscients de cette présence permanente de “Dieu” en nous. Et finalement, l'Eucharistie est destinée à ceux qui ne “croient” pas ! Le gnostique peut merveilleusement s'en passer ! Mais il doit en faire l'expérience, en être conscient.... Si possible, en permanence. Et alors, quelle aventure! ... quelle aventure ! Plus de besoin, pas de séparation; simplement vivre l'Unité. Merveille des merveilles !

Il me semble que dans l'enseignement chrétien il y a beaucoup de contradictions : faire “venir” Jésus spécialement en nous, est utile pour le profane, tandis que la communion “de désir”, et certainement la certitude que Dieu est partout, est destinée à l'initié.

Cela vaudrait peut-être la peine d'étudier les différents passages des évangiles, où il y a ainsi des mots destinés aux initiés, mais sur lesquels on n'insiste pas par pure ignorance.

L.B. 9.6.2013

Cette présence de Dieu en nous et en toute chose peut encore être approfondie.

Cette présence ne peut pas être localisée à un endroit plus ou moins précis, comme le cœur ou le cerveau, mais cette présence est vraiment partout, c'est-à-dire dans chaque cellule, dans chaque atome ou fraction d'atome de notre corps, à un tel point que nous faisons partie intégrante de Dieu. Et ceci vaut également pour tous les autres aspects de notre personne, aspects que nous connaissons ou que nous ne soupçonnons même pas!

En intégrant cette réalité à tout l'univers on arrive à Dieu = Tout, L'UNIQUE.

Tout ceci n'est pas quelque chose d'abstrait, mais se vérifie dans la pratique.

Quand je respire j'absorbe des atomes de O₂, de CO₂ etc. et j'en expulse d'autres qui peuvent faire le tour de la Terre; ils feront peut-être partie de l'Empereur du Japon, comme ils me sont peut-être venus de Staline ou de Nelson Mandela!

Toute cette matière s'associe provisoirement en moi après ou avant d'avoir formé d'autres ensembles et à la mort cela devient simplement plus perceptible.

Souvent, lorsque nous étions encore à Meldert devant le feu ouvert, je regardais brûler les bûches en me rappelant qu'elles provenaient d'arbres que nous avions plantés nous-mêmes (environ 30.000!), que j'avais abattus et débités en y laissant des traces de ma peau, et maintenant se consumaient en fumée et en cendre, tout en me donnant une bonne chaleur; une partie de moi-même me revenait, une autre se répandait dans l'Univers.

Quel échange !

J'ai cherché, j'ai trouvé et, après avoir été bouleversé et émerveillé, je puis régner sur le Tout si je ne suis pas distrait. (Th.2)

Je suis continuellement en mouvement, le Tout est au repos et je ne meurs pas. Je ne connais plus la peur.

L.B. 18.1.2014

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

A signaler dans le Monde des Livres du 15/11/13 un article sur Charles Juliet qui cite le logion 58 de l'Evangile selon Thomas, mais dans une version différente de METANOÏA:
« La souffrance peut être destructrice, mais elle est aussi une occasion intense d'entrer en soi-même ». Charles Juliet s'en remet à cette phrase du Christ, rapportée par Thomas, qui éclaire et apaise: "*Heureux l'homme qui a souffert, il a trouvé sa vie*"

Yves

Merci pour ce « signe de vie »...

Le mot à mot cité par l'Evangile selon Thomas version Métanoïa précise :

« *Heureux c'(est), l'homme qui a peiné :*

« *il a découvert la vie.* »

Entre « peiné » et « souffert », la différence est mince.

Notre Evangile dit « connu l'épreuve », ce qui me paraît approprié, le verbe « connaître » précisant la profondeur à laquelle l'épreuve a été vécue.

Par contre, la différence entre la traduction de Juliet et celle de notre Evangile diffère beaucoup dans la dernière phrase : « sa vie » et « la Vie » sont à l'opposé l'une de l'autre (l'une est limitée, l'autre est sans limite, l'une est temporelle, l'autre est au-delà du temps, l'une est apparente, l'autre est réelle etc.) La traduction de Juliet laisse supposer qu'il est loin d'avoir la compréhension gnostique de ce dont parle Jésus lorsqu'il dit « la Vie ». On pourrait d'ailleurs se poser la question de savoir pourquoi, dans notre traduction, le verbe « découvert » a été remplacé par « trouvé », car il me semble qu'il s'agit bien de la découverte d'un nouvel « état », (pour autant que le mot « état » soit approprié ici, mais je n'en vois pas d'autre)...

Alain

C'est un exemple éloquent d'appauvrissement de ce texte exceptionnel qu'est l'Ev selon Thomas, appauvrissement étant un mot bien faible puisque tout le sens absolu a disparu lorsqu'on écrit "sa vie" au lieu de "la Vie", comme également mais dans une moindre mesure "a souffert" au lieu de "l'épreuve". Sans adopter l'optique non duelle, la parole qui en sort est ramenée au niveau personnel et perd son pouvoir libérateur...j'embrasse la rigueur Emilienne avec amour, on ne se refait pas.

Ceci dit, je ne juge pas l'auteur que tu évoques, simplement la version du logion cité.

Pour ma part, je m'abreuve à l'Advaita Boddhadeepika, que nous avait signalé et qu'a traduit Anasuya, et aussi les textes de Michel JOURDAN, l'ermite migrateur que m'a indiqué notre ami Edmond

Christian

COURRIER DES LECTEURS

Le 24/01/2013 20:46, Yves MOATTY a écrit :

Bonjour Michel

On parle ces derniers temps d'un fragment d'évangile apocryphe baptisé :
"l'évangile de la femme de Jésus"

J'ai retrouvé la version copte de ce texte avec la traduction

As-tu une idée sur l'authenticité ou non de ce document au vu du texte copte ?

Amitiés chaleureuses...

A bientôt

Yves

recto (along the fibres →)

Transcription

1 ΠΑ]ΕΙ ΔΗ ΤΑΝΔΔΥ ΔΣ† ΠΑΕΙ ΠΦ[Η2

2]Ϛ ΠΕΧΕ ΠΗΔΘΗΤΗC ΠΙϚ ΧΕ Ϛ[

3]. ΔΡΗΔ ΗΔΡΗΔΗ ΠΠΩΔ ΠΗΟC Δ[Η(?)

4]. / ΠΕΧΕ ΙϚ ΗΔΥ ΤΑ2ΗΕ ΗΠ[

5]. . . ΣΗΔΩΠΗΔΘΗΤΗC ΗΔΕΙΔΥΩ [

6] ΗΔΡΕΡΩΗΕ ΕΘΟΟΥ ΨΑϚΕ ΗΕ[

7]. ΔΗΟΚ †ΨΟΟΠ ΗΗΗΔC ΕΤΡΕ Π[

8 papyrus broken off ±6] . ΟΥΖΙΚΩΗ . . [

9 (illegible traces of ink)

Translation

1] "not [to] me. My mother gave to me li[fe..."

2] The disciples said to Jesus, "[

3] deny. Mary is worthy of it* [

4]....." Jesus said to them, "My wife . [

5]... she will be able to be my disciple . . [

6] Let wicked people swell up ... [

7] As for me, I dwell with her in order to . [

8] an image [

* Or alternatively: Mary is n[ot] worthy of it.

• *Traduction en français (proposition du Huffington Post France):*

1. "...pas à moi. Ma mère m'a donné la vie..."
2. Les disciples ont dit à Jésus...
3. récuser. Marie le vaut bien...
4. Jésus leur a dit : "Ma femme"...
5. elle sera capable d'être mon disciple...
6. Laissez les méchants bomber le torse...
7. Quand à moi, j'habite avec elle pour

Paris, le 2 février 2013

Cher Yves,

J'ai examiné le texte du fragment d'évangile baptisé « l'évangile de la femme de Jésus ».

La traduction anglaise (et donc la traduction française qui en résulte) me paraît très tendancieuse.

En effet, à la ligne 4, si le mot copte « *hime* » veut bien dire « femme », c'est au sens « woman = femelle » et non au sens « wife = épouse » ; d'ailleurs, au logion 114, quand Jésus dit « car toute femme qui se fera mâle », il emploie le même « *hime* » qui a bien le sens « woman = femelle » et non « wife = épouse ». Pour dire « épouse », le copte dispose d'un mot spécifique qui est « *chéléét* ».

Pour moi, quand, à la fin de ligne 4 du fragment, Jésus dit « *ta hime* », il veut dire « ma femelle », c'est-à-dire « la (seule ?) femme qui est parmi mes disciples » et non « mon épouse ».

On voit bien surtout le caractère tendancieux de la traduction quand la fin de la ligne 7 : « *ti choop ènèmmas etbé* » est traduite par « I dwell with her in order to = « j'habite avec elle pour ».

En effet, le verbe « *choop* » signifie « être » au sens de « être présent à » et non pas « habiter ». Pour dire « habiter », le copte dispose d'un mot spécifique qui est « *ouôh* ».

De plus, en aucun cas « *etbé* » ne peut signifier « in order to = pour ». Le mot copte « *etbé* » a même la signification inverse : il signifie , non pas « pour » mais « à cause de » ! Pour dire « pour », le copte dispose d'un mot spécifique qui est « *djékaas* » ; d'ailleurs, toujours au logion 114, quand Jésus dit « pour la faire mâle », il emploie le mot « *djékaas* » pour dire « pour » ou « afin de ». Pour moi, la fin de la ligne 7 du fragment doit être traduite par « je suis avec elle (la seule femme qui soit ma disciple) à cause de... » et non pas par « j'habite avec elle pour (faire des enfants ?!!!) ».

En conséquence, ce fragment doit être considéré comme un extrait d'une autre forme du logion 114 et non comme la preuve que Jésus était marié à Mariam.

Amitiés dans la gnose.

Michel

*

CONTE

MA'RUF CHEZ LE ROI

De commerçant à client, de client à commerçant, de bouche à oreilles, d'oreilles à bouches, l'histoire de l'étranger est arrivée aux oreilles du roi.

Au Diwan, le roi dit à son vizir : *« Un riche étranger met ma ville tout sens dessus-dessous et toi tu ne me dis rien ! Est-ce que tu préfères attendre que ces vils petits marchands profitent de ses richesses ? Je te vois venir, tu veux profiter de lui toi aussi et tu viendrais ensuite convoiter ma fille ! Elle ne t'appartiendra jamais, dis-toi le bien ! »*

« Sire, fiez-vous à mon flair. Cet homme est fourbe. A mon avis, il ne possède rien, c'est un menteur. Je marche dans ses pas depuis le début. Il ne fait rien, sinon distribuer l'argent aux pauvres, une manière d'entretenir l'illusion de la richesse, mais sa caravane n'arrive pas, personne n'en parle plus. »

« Cet homme est un trésor à lui tout seul ! Si quelqu'un doit profiter de ses richesses, c'est moi ! N'est-ce pas moi le roi ! Va me le chercher immédiatement ! »

C'est ainsi que Ma'Ruf est arrivé devant le roi.

« La paix sur toi étranger ! Tu es donc ce commerçant qui fait halte dans notre ville ! Tu attends dit-on une caravane de marchandises précieuses. Est-ce vrai ? c'est de ta bouche que je veux entendre ton histoire. »

Et Ma'Ruf raconte ses voyages en Afrique, en Inde, en Chine, le commerce des pierres précieuses, des bijoux, des soieries et autres tissus précieux, des épices.

« Tu es un commerçant avisé, dis-moi ! A combien estimes-tu ce diamant monté sur cette bague ? »

Ma'Ruf prend la bague, la regarde, la jette au sol : *« A mes yeux cette pierre ne vaut rien. Comparée à celles que je transporte dans ma caravane, celle-ci n'est qu'un vulgaire caillou ! »*

« Que dis-tu là ? Elle vaut au moins 10 000 dinars d'or ! »

« Tu confirmes ce que je dis, elle ne vaut rien ! »

« Ma'Ruf, ton trésor est donc si grand ! Moi aussi je possède un joyau inestimable, unique au monde. Celui-là tu ne le possèdes pas et je vais te l'offrir, toi seul peut en apprécier la valeur. Je te donne ma fille en mariage et tu seras Roi après moi ! »

« Sire, c'est un immense honneur que je ne refuse pas mais attendons l'arrivée de ma caravane. Sans elle je ne suis qu'un pauvre esclave, un homme misérable, je ne suis pas digne de la princesse. Je ne pourrai pas répandre à ses pieds la rivière de diamants que je voudrais y voir briller. Et puis les conventions veulent que je fasse des cadeaux conséquents à la reine, aux femmes de ton harem, aux notables du pays, aux pauvres. Que je prépare trois jours ininterrompus de fête jusqu'au festin des noces. »

« Oui, Ma'Ruf, je sais tout cela. Eh bien tu es déjà mon égal, puise dans le trésor royal dès maintenant et fais ce que tu as à faire ! »

Ma'Ruf, le petit savetier minable, pauvre et misérable était assis à côté du roi. Il prenait et distribuait, prendre-donner, prendre-donner. Et ses yeux se posaient sur la princesse à son insu et la princesse aussi regardait Ma'Ruf sans se faire voir. Gracieuse, belle, souriante, joyeuse.

Pendant trois jours Ma'Ruf a fait venir les jongleurs, danseurs, musiciens et chanteurs, trois jours de festins où riches et pauvres étaient invités. Trois jours de fêtes. Le vizir suivait tous les gestes de Ma'Ruf, faisait les comptes, en avait des sueurs froides. Il alertait le roi : *« Sire le trésor diminue dangereusement, aïe, aïe, aïe, et la caravane... »* *« Tais-toi rabat-joie, elle arrivera ! »*

Et le quatrième jour était celui des noces. Le mariage a été celé. Malouf pouvait maintenant rencontrer la Princesse.

Malouf le petit savetier sans le sou, nu comme un ver était au pied de la moustiquaire, les mains sur le voile, à genoux, le front par terre. C'était l'instant crucial, le moment de lever le voile, d'entrer dans la chambre nuptiale.

La Princesse était derrière la moustiquaire, assise sur le lit, elle regardait Ma'Ruf.

« Ma'Ruf, qu'est-ce que tu attends, Viens ! »

« Je ne peux pas Princesse et ça, c'est la faute de ton père. »

« Qu'est-ce qu'il a mon père ? »

« Il n'a pas voulu attendre ma caravane et je ne peux pas déposer à tes pieds la rivière de diamants que je voudrais y voir briller. »

« Qu'est-ce que j'ai à faire d'une rivière de diamants Ma'Ruf, c'est toi que je veux, viens et délectons-nous ensemble ! »

Ma'Ruf a soulevé le voile, il a sauté sur le lit, il a pris la Princesse dans ses bras, l'a embrassé, ils ont roulé sur la couche et du combat qui avait lieu là s'élevait des soupirs et des gémissements. La lumière de la lune sur la moustiquaire montrait un ballet d'ombres incessant et dans la musique des corps et des voix, la nuit a passé délicieusement.

Aux premières lueurs du jour, Ma'Ruf a rejoint le roi au Diwan. Chaque jour qui passait, il continuait de distribuer de l'argent aux pauvres, aux miséreux, aux indigents. Le vizir toujours derrière, tenait les comptes. Le roi souriait en regardant sa fille, elle était rayonnante, radieuse, épanouie.

Un matin, le vizir dit au roi : *« Sire, le trésor est bientôt vide. La caravane de Ma'Ruf n'est toujours pas là ! Le peuple va se révolter et vous aurez la tête tranchée. Il faut faire quelque chose ! »*

Cette fois, le roi a envisagé la situation. *« Hum ! Tu as peur, tu as peur mais qu'est-ce que tu proposes ! »*

« Demandez à la Princesse ! Dans l'intimité, Ma'Ruf lui a peut-être parlé de sa caravane ! Voyez si elle sait quelque chose ! »

Le roi a pris le bras de sa fille, l'a conduite dans les allées du jardin. *« Tu es de plus en plus belle depuis que tu es mariée. Ma'Ruf semble te combler ! »*

« Ma'Ruf est le plus délicieux des hommes, doux, généreux, tendre. Je suis très heureuse. »

« Est-ce qu'il t'a parlé de sa caravane ? »

« Pourquoi voudrais-tu qu'il me parle de sa caravane, ce ne sont pas nos affaires ! »

« Oui, mais c'est mon affaire ! Alors ce soir, après vos affaires, demande-lui ce qu'il en est, les nouvelles qu'il en a et demain, viens me rendre compte. Ne lui dis rien de ma commande ! »

« Bien mon père ! J'écoute et j'obéis ! »

Le soir venu, Ma'Ruf rejoint la Princesse, Sur le lit c'est la joyeuse mêlée des corps. Dans le temps du repos, les corps se démêlent, la princesse s'assoit sur le lit et dit à Ma'Ruf : *« Ta caravane, Ma'Ruf, est-ce que tu en as des nouvelles ? »*

Ma'Ruf, s'est levé d'un bond, il a fait face à sa Princesse : *« Ma princesse, à toi je peux le dire ! Il n'y a pas de caravane ! Cette histoire est pur mensonge. Je ne suis rien, rien qu'un misérable savetier, marié à une femme calamiteuse, invivable. Si je n'avais pas inventé toutes ces richesses, je ne pourrais pas être là avec toi et tu n'aurais jamais voulu m'épouser ! »*

La princesse s'est levée, elle est revenue avec une petite bourse. Elle l'a donnée à Ma'Ruf : *« Prends, c'est tout ce que j'ai, mais ce sera suffisant ! Je vais te faire apporter des habits de mamelouk et un cheval, tu vas partir le plus loin possible et chercher un endroit où nous pourrons vivre heureux tous les deux. Alors tu m'enverras un messager et je viendrai te retrouver. Pars ! Moi, je reste ici pour régler cette affaire INEXPLICABLE ».*

Et Ma'Ruf s'est enfoncé dans la nuit.

Le lendemain matin, la Princesse va rendre compte à son père.

« Ta question est venue à point, mon père. Figure-toi que cette nuit des mamelik sont venus, ils cherchaient Ma'Ruf. Ils venaient l'informer que la caravane avait été attaquée par des Bédouins. Des chameaux et des mulets ont été enlevés avec leur chargement, des hommes ont été tués. Le conflit semblait réglé. Mais Ma'Ruf a préféré aller voir ses hommes, les rassurer et prendre les affaires en main. Si tout va bien, lui et sa caravane devrait bientôt arriver.»

TOUTE LA NUIT, MA'RUF A LANCÉ SON CHEVAL AU GALOP

(A SUIVRE)

*

BIBLIOGRAPHIE

THOMAS ET L'ASIE

A la suite de l'un de mes voyages dans le sud de l'Inde, j'avais réuni une petite documentation sur l'apôtre Thomas notamment à Madras où l'on peut toujours visiter son tombeau. J'avais ensuite écrit à l'intention des Cahiers Metanoïa un article sur les traces de la présence de Thomas au pays de la sagesse. Emile - qui était à l'époque en cours de rédaction de son dernier livre consacré à *Judas, traître ou initié* - m'avait aussitôt indiqué qu'il ne le publierait pas dans les Cahiers mais envisageait de l'intégrer dans son *Judas*. Je me souviens avoir discuté à plusieurs reprises avec Emile à ce sujet et sa grande préoccupation était de savoir s'il existait des preuves historiques de la présence de Thomas en Inde. Je lui avais répondu que si l'on ne pouvait pas parler de preuve scientifique, on pouvait néanmoins relever qu'une très forte probabilité plaidait en ce sens. Une fois remanié par Emile, mon article est devenu le dernier chapitre de son livre sous le titre : « *Judas Thomas en Inde* ».

J'ai bien sûr continué mes recherches et je peux désormais répondre par l'affirmative sans hésitation. En effet la mission de Thomas en Inde est aujourd'hui généralement admise par les meilleurs spécialistes de la question. Lors d'un colloque réunissant fin 2012 à Paris des historiens, des archéologues et des religieux sur le thème : « *Sur les pas de saint Thomas en Irak, Iran, Inde, Chine – Quand l'Orient découvre la lumière* », la question n'a pas été de savoir si Thomas s'est bien rendu en Inde - tant les indices convergent tous dans le même sens -, mais de déterminer s'il ne se serait pas rendu également en Chine ! Les archéologues chinois contemporains ont en effet retrouvé la trace d'un apôtre Thomas de passage dans leur pays au premier siècle de notre ère. Ils pensent même que les missionnaires venus d'Occident à l'origine des traditions rattachées à la fondation du fameux temple du cheval blanc à Luoyang seraient non des bouddhistes comme on l'a longtemps cru mais des thomassistes, peut-être même conduits par Thomas en personne.

Ce petit livre aurait sans doute passionné Emile. S'il ne nous apporte strictement rien sur le plan de la Gnose, il vient à l'appui de nos intuitions sur le plan historique. N'oublions pas que Metanoïa est aussi une association de recherches archéologiques. Et quand l'archéologie confirme la métaphysique, quel régal !

Yves

Perrier, P. & Walter, X., *Thomas fonde l'Eglise en Chine*, éd du Jubilé, Paris, 2008

Ramelli, I., Perrier, P. & Charbonnier, J., *L'apôtre Thomas et le christianisme en Asie*, AED, 2013

POESIES

REINER KUNZE

INVITATION A UNE TASSE DE THE AU JASMI N

*Anthologie personnelle Traduit de l'allemand par M. Feuillet et M. Gansel
D'une voix l'autre, CHEYNE, 2013*

*

*A travers les failles de la foi luit
le néant*

*Pourtant un simple caillou
devient chaud au contact
de la main*

*

*Et là encore nous nous trompons nous-mêmes quand nous disons :
les yeux dans les yeux avec le néant*

Le néant n'a pas de regard

Nous sommes des non-perçus

*Et non regardés, nous ne nous
regardons pas*

*

*Le poème n'a rien de commun
avec la résurrection...*

*L'image qui met le poète au défi
met en question ce qu'il sait*

Le poème est inquiétude devenue quiétude

*

KORZOK

le chant de la vallée
que dépose le vent
répond à chaque note
de la flûte du berger

boire l'eau pure des torrents
et se laisser bercer
par le refrain sans fin
des moulins à prière

hauts sommets noirs et blancs
grands glaciers scintillant
d'une coupe d'émeraude
où s'inversent les cieux

comme un vol d'oies sauvages
se fondre dans l'azur
oublier tout souci
et s'oublier soi-même

Yves

*

SIMILITUDE

Similitude merveilleuse entre le petit enfant
qui entre tout juste dans l'existence
et le vieillard à même de l'interroger
avant de quitter l'existence
Le premier est le vivant
non encore soumis aux divisions du monde
le second a trouvé le vivant en deça du multiple
Tous deux sont la vie qui coule, flue et reflue,
cachée au monde des images et de la pensée
la vie d'avant les naissances et les morts
la vie souverainement libre par rapport au parcours existentiel
Tous deux sont le sans-forme, l'illimité, le vide-lumière
Le vieillard découvre dans le regard du nouveau-né
son propre visage originel, visage d'images
désambué de pensées
C'est le même visage, c'est le même regard
et c'est le même qui se contemple
dans sa splendeur et sa félicité
Rien n'entrave la contemplation de la grandeur par la grandeur,
de la pauvreté par la pauvreté
de la faiblesse par la faiblesse
Reléguée chez l'un, inexistante chez l'autre
la pensée ne projette aucune ombre sur la transparence
C'est la pauvreté sans mémoire ni devenir
sans espoir ni regret,
la pauvreté sans avoir ni savoir
sans vouloir ni pouvoir
Et c'est la prodigieuse richesse de la vie
libérée des servitudes de la pensée,
désarmée, désarmante
la vie sans retenue
la source bouillonnante
C'est le silence de la présence
Sans l'interférence de sa pernicieuse contrefaçon
C'est le silence libérateur
qui donne libre cours à ce qui demande à surgir
à être dit, chanté, magnifié
Le vieillard a trouvé la Vie
La Vie s'estompe chez le petit enfant
le temps d'une existence.

Emile Gillibert 16 mai 1991